



HAL
open science

**Valérie Matoïan (dir.), Le mobilier du Palais royal
d'Ougarit (Ras Shamra-Ougarit XVII).**

Béatrice Muller

► **To cite this version:**

Béatrice Muller. Valérie Matoïan (dir.), Le mobilier du Palais royal d'Ougarit (Ras Shamra-Ougarit XVII).. Syria. Archéologie, art et histoire, 2011, pp.438-440. 10.4000/syria.995 . hal-03048820

HAL Id: hal-03048820

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03048820v1>

Submitted on 9 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valérie MATOÏAN (dir.), *Le mobilier du Palais royal d'Ougarit (Ras Shamra-Ougarit XVII), Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon, 2008, 21 x 29,7 cm, 392 p. + XXI pl. en coul., nombreuses fig. ds t., ISBN : 978-2-903264-99-4.*

Le cas du palais royal d'Ougarit, fouillé entre 1937 et 1955, est particulier, puisque son inventeur n'en a publié que des données provisoires dans *Ugaritica* IV, *Syria* et les *Annales Archéologiques de Syrie*. L'étude en cours du monument lui-même (J.-C. Margueron et O. Callot, travaux publiés et inédits exposés p. 20-22), pose des questions d'ordre fonctionnel et chronologique, où l'insertion du mobilier exhumé ne peut prendre tout son sens qu'une fois certaines solutions apportées. Il est rappelé à cette occasion que les méthodes de fouille, et surtout d'enregistrement, ne manquent pas de plonger l'archéologue moderne dans des abîmes de difficultés, en particulier les fameux « points topographiques », auxquels se réfèrent nombre de contributions, censés fixer chaque trouvaille en plan et en altitude ; ces points, en effet, ne peuvent donner, sur le plan altimétrique, que des mesures toutes relatives puisque, de l'aveu même de Schaeffer, le point haut de la profondeur « a disparu et que, de surcroît, le tell de Ras Shamra n'est pas un site horizontal » (p. 25) : c'est malheureusement à un constat presque désespéré qu'aboutit V. Matoïan (p. 25). Ces mesures sont néanmoins utiles pour renseigner sur la hauteur relative des objets qui se réfèrent au même point topographique — mais, même là, il n'est précisé nulle part si les estimations se faisaient à l'œil ou à l'aide d'un appareil de visée. Le programme de publication définitive, tant de l'architecture que du mobilier, est donc vaste et semé d'embûches.

La table ronde tenue à Lyon les 13 et 14 décembre 2005, sous-titre « au *Recherches en cours : état des questions et perspectives* » (programme en Annexe 1, p. 375-376) était ainsi pleinement justifiée : la raison d'être de telles rencontres étant surtout une mise au point, entre les acteurs, sur l'avancement des dossiers, sur les problèmes rencontrés et sur les méthodes à suivre : impulsion salutaire dans la dynamique d'un groupe de recherche. Je me permettrai cependant de ne pas souscrire à la définition d'un objectif qui se contenterait de proposer « de nouvelles hypothèses » (p. 14, 22, 37, 39), comme si les sciences historiques ne devaient parvenir à aucune certitude — ce que démentent, heureusement, certaines conclusions admises (p. 38 : la construction du palais en plusieurs étapes, cf. références à Margueron n. 15, p. 22 ; l'absence probable d'ateliers en général, et en tout cas d'ivoiriers (Gachet, Margueron, p. 37, 62), ainsi que dans le secteur des « archives Est », contrairement à ce qu'avait proposé Schaeffer (Matoïan, p. 44-45).

Le mobilier du Palais royal d'Ougarit est donc — ce que le titre ne dit pas — une publication préliminaire, voire une publication intermédiaire de plus, qui se situe entre une présentation exhaustive à venir (l'affaire est colossale, reconnaissons-le), les premières mentions par C. F. A. Schaeffer dans *Ugaritica* IV (1962) et la douzaine d'études archéologiques (énumérées p. 30) constituant rarement un corpus exhaustif d'un type de matériel ou d'une provenance bien circonscrite (je ne parle pas des innombrables études épigraphiques) : dans la

profusion de cette littérature archéologique, à laquelle d'ailleurs poussent les institutions académiques, le lecteur finit par avoir du mal à s'y retrouver...

Le sommaire, annoncé synthétiquement dans la préface signée d'Y. Calvet, directeur de la Mission de 1999 à 2008, compte 15 contributions, après la préface et le chapitre introductif de V. M. qui tente de « rendre compte de l'acquis, des manques, des développements et des limites d'une étude sur le mobilier du Palais royal » (p. 14), l'un des manques les plus cruels étant celui de « canevas chronologique » (p. 38), pour lequel l'étude architecturale en cours sera « capitale » (p. 54). Ce n'est pas le moindre mérite d'un certain nombre de ces contributions que d'avoir tenté des mises en relation du matériel « par rapport à un aménagement, un *locus* ou un ensemble de *loci* (V. M., p. 39, à propos des « archives Est »), c'est-à-dire de faire le lien entre le bâtiment et son contenu.

Les matières dures animales font l'ouverture avec trois contributions. E. Vila (p. 73-81) publie un échantillonnage de 22 vestiges de faune provenant du secteur nord-est (loc. 52), parmi lesquels 7 dents d'ours (dont 5 canines) et 9 canines de sanglier (grès et défenses) constituent une collection rare provenant de chasses peu courantes (sans but alimentaire); la consultation des archives a permis de rectifier l'identification de défenses d'hippopotame en grès de sanglier; raison de leur conservation: trophées ou attente de manufacture? V. M. (p. 101-116) publie, de son côté, la dizaine de fragments d'un œuf d'autruche peint, ce qui lui permet à la fois de faire le tour de ce genre de productions au Proche-Orient et en Méditerranée orientale et de le mettre en rapport, ce qui n'éclaire pas sa fonction, avec les autres objets provenant de la salle du trône 71. J. Gachet-Bizollon (p. 85-98), après sa publication de 2007, s'attache à la spécificité des ivoires du palais — morphologie, ionographie, origine (privilegiée: l'éléphant, au contraire de ceux du reste de la ville) — et prolonge sa brillante étude des panneaux de lit de la cour III (2001) par la mise en relation de la fameuse tête divine en ivoire RS 18.221 avec tout le mobilier du secteur, et en particulier avec un triple cadre dont les dimensions coïncideraient, pour en faire un podium ou une niche de statue; à partir de là, l'auteur pose la question d'un culte royal que pourrait venir conforter un rituel (p. 93).

Le problème de terminologie sur le nielle (E. Dardaillon, p. 117-125) concerne également cette tête, un des rares objets composites associant l'ivoire et le métal, mais aussi d'autres pièces publiées. Le tour d'horizon sur la céramique (M. Al-Maqdissi et V. M., p. 127-155) permet de présenter des vases

inédits du BR (céramique locale, mycénienne et chypriote), ainsi que du mobilier funéraire du BM II antérieur à la construction du Palais royal.

Quatre articles concernent ensuite la pierre. Le premier (J.-C. Icart, C. Chanut, V. Matoïan) fait suite à des observations à la binoculaire qui ont permis les identifications et deux types de provenance (locale et importée); retenons en particulier le lapis-lazuli, qui a pu servir à des incrustations de meubles. Une autre roche précieuse, les calcédoines rubanées (agates), est examinée — pour la première fois pour 15 pièces sur 17 — par V. M. (p. 191-213): à côté des perles, deux « pommeaux » et des vases font penser à un usage royal privilégié. Les poids (E. Bordreuil, p. 215-245) touchent évidemment à la métrologie (usage simultané de plusieurs systèmes pondéraux), plus accessoirement à l'iconographie (poids figurés), et la mise en rapport avec des textes suggérerait, pour le point topographique 108, un usage pour peser l'argent. Le recensement du vocabulaire (C. Chanut, p. 247-258), restreint en akkadien comme en ougaritique et présent particulièrement dans la correspondance diplomatique, confirme les données archéologiques et les échanges avec l'empire hittite, l'Égypte et l'Amurru.

Le groupe suivant s'attache aux textes: les objets inscrits en hiéroglyphes égyptiens conservés à Damas (B. Lagarce, p. 261-280); la distribution des archives à travers le palais (S. Lackenbacher, p. 281-290), sur le plan de la localisation, de la langue employée (ougaritique ou akkadien) et du contenu: « tout ce qu'on peut dater est contemporain ou postérieur à la conquête hittite au XIV^e s. » (p. 287); la méthode, en vue de recollages du matériel (objets inscrits et fragments de tablettes) en cunéiformes alphabétiques (A.-S. Dalix-Meier).

La dernière série de contributions réveille une controverse d'importance, à savoir l'existence ou non d'un four à tablettes localisé dans l'ex-cour V (loc. 153), qui, selon C. F. A. Schaeffer, avait servi à cuire des documents immédiatement avant la destruction finale du palais par les « peuples de la mer », ce qui fixait précisément la date de la fin d'Ougarit vers 1185. L'examen attentif des données archéologiques avait conduit J.-C. Margueron (Margueron 1995, *Syria* 72) à démontrer l'erreur du fouilleur: c'est l'incendie qui aurait cuit les tablettes, le four n'apparaissant sur aucun plan et n'étant attesté par aucun cliché. L'inventaire des objets non inscrits appartenant au même dépôt, l'étude archéo-métrique de l'un d'eux et la consultation des notes et croquis de fouille de Schaeffer amène V. M. (en collab. avec Y. Coquinot, A. Bouquillon

et A. Leclaire, p. 307-344) à « conforter l'existence d'un four » (p. 323) — qui n'est cependant toujours pas localisé sur un plan —, lequel aurait cuit des objets contenant du cuivre. Quant aux textes (tablettes et objets inscrits), une étude-test croisant les données archéologiques, linguistiques et de contenu, par R. Hawley, F. Malbran-Labat et C. Roche, p. 327-344, tend à montrer à la fois une homogénéité topographique et chronologique et un écho avec les textes exhumés dans la maison d'Urtenu, ce qui les replacerait à l'époque des trois derniers rois d'Ougarit (1230-1185), démontré par D. Pardee (p. 345-374) dans sa nouvelle analyse de RS 18.086. Affaire à suivre.

L'apport de cette publication qui, redisons-le, n'est que partielle et se superpose aux précédentes sans boucler réellement un dossier, est double. D'une part, elle donne un éclairage nouveau à des objets publiés, d'ordre technique (nielle) ou interprétatif, ou elle teste des méthodes de croisement des données. D'autre part, elle sort de l'inédit des objets méconnus (faune, œuf d'autruche, céramique, agates) avec l'apport de planches en couleurs. Dans les deux cas, l'exploitation des archives et la confrontation de celles-ci avec le matériel conservé au musée de Damas ont été de mise ; une présentation en tableaux (Vila, p. 79-80, Gachet-Bizollon p. 95-98, Matoïan, p. 109-110, Bordreuil, Dalix-Meier, Lackenbacher) rend alors très clair et concis le croisement des données.

On peut regretter que ce procédé n'ait pas été appliqué synthétiquement pour l'ensemble du volume : une sorte de catalogue général raisonné servant aussi d'index aurait pu faire ressortir la série des documents nouveaux de cette publication par rapport aux objets connus, mais différemment interprétés ; le lecteur, d'un coup d'œil aurait été informé sur l'état de la question, et certains développements auraient pu être réduits ; peut-être aurait-on pu regrouper les références dans une bibliographie commune, ce qui aurait évité des répétitions ? L'ouvrage aurait gagné en concision, en rapidité de consultation et en efficacité.

Il n'empêche que c'est la « spécificité du mobilier palatial » (p. 45-48), avec en particulier les « usages et fonctions symboliques des objets retrouvés » (p. 56-59) qui constitue, par des études de cas bien frappées (Vila ; Gachet ; Icart, Chanut, Matoïan), le point fort de l'ouvrage. La richesse d'Ougarit et de son palais n'a pas fini d'être exploitée, et les vœux de toute la communauté scientifique ne peuvent qu'accompagner l'équipe qui, patiemment et scrupuleusement, s'engage dans la résurrection de ce joyau de la côte syrienne.

Béatrice MULLER